

BUREAUX : RUE NAIN, 1. ROUBAIX : Trois mois... Six mois... Un an... L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REBOUX. Le Nord de la France : Trois mois... Six mois... Un an... ANNONCES : 15 centimes... RÉCLAMES : 25 centimes... On traite à forfait

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Ce numéro a un supplément

ROUBAIX 22 DÉCEMBRE 1869

Après le dépôt par M. le comte Le Hon d'une demande d'interpellation sur la situation de l'Algérie et des observations présentées par M. Jules Simon — incidents que nos lecteurs connaissent déjà — la Chambre dans sa séance d'hier, a validé, sur le rapport de M. Busson-Billaud, et par 134 voix contre 62, l'élection de M. J. Chagot. M. Guillaume Petit a ensuite donné lecture du rapport sur l'élection de M. Rouxin. On sait que ce rapport conclut à l'annulation.

Des lettres de Paris nous entretiennent ce matin d'un ministère qui serait formé par M. Magne... Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

D'après ce qu'on nous écrit, il paraît que le projet de loi sur les caisses d'épargne soulève des objections dans la section des finances du conseil d'Etat. La plus grave est celle qui a trait à l'élevation du maximum assigné aux dépôts. Le conseil d'Etat craint, nous dit-on, que par le fait de cette augmentation et de l'appui que le gouvernement demande parfois aux caisses d'épargne les remboursements ne deviennent difficiles à effectuer. Il est probable que ce projet sera retiré, si non définitivement, au moins pour être modifié.

Le mardi, le concile a tenu sa troisième congrégation générale. On y a nommé le résultat de l'élection de quatorze pères sur vingt quatre qui doivent composer la députation des questions de loi.

Les principaux membres élus sont : l'évêque de Poitiers, l'archevêque de Cambrai, le primat de Hongrie, l'archevêque d'Utrecht, le patriarche arménien, les archevêques de Posen, de Malines, de Baltimore, les évêques de Jaen et de Sion, l'archevêque de Westminster et l'évêque de Paderborn.

L'assemblée a ensuite élu les vingt quatre membres de la députation qui s'occupera des questions de discipline.

Un correspondant de l'Agence Havas, dit que la bulle Apostolicae sedis, datée du 12 octobre dernier, qui restreint par égard pour l'esprit de l'époque, le nombre des cas réservés de censure ecclésiastique, a été promulguée aujourd'hui.

Les nouvelles d'Espagne sont assez intéressantes. On assure qu'après la réunion des Cortès, le gouvernement espagnol fixera un délai passé lequel

on ne persisterait pas dans la candidature du duc de Gènes au Trône d'Espagne si le roi Victor-Emmanuel et le gouvernement italien n'ont pas déclaré officiellement accepter la couronne d'Espagne pour le prince Thomas.

Le bruit courait qu'un rapprochement avait eu lieu entre le duc de Montpensier et la reine Isabelle. Ce rapprochement se serait produit dans les circonstances suivantes : La reine Isabelle, apprenant la grave maladie du fils de la duchesse de Montpensier, avait télégraphié à la duchesse sa sœur pour lui exprimer la part qu'elle prenait à son chagrin. La duchesse, touchée de cette marque d'intérêt, répondit à sa sœur, la remerciant chaleureusement de sa sollicitude. A la suite de cet échange de dépêches, il y aurait eu rapprochement entre les deux familles, et l'on parle de combinaisons en vertu desquelles la régence serait confiée au duc de Montpensier dans le cas de rétablissement du prince des Asturies sur le trône d'Espagne.

On croit généralement que si ces nouvelles se confirment, elles auraient pour résultat de décider la plupart des hommes de l'union libérale à se rapprocher des progressistes.

Les dernières nouvelles d'Autriche annoncent un grand apaisement dans les affaires de Dalmatie. La saison hivernale, en rendant les opérations militaires impossibles dans un pays hérissé de hautes montagnes, a facilité l'ouverture des négociations, qui amèneront plus facilement qu'une victoire la pacification du pays.

Le gouvernement austro-hongrois a consenti à donner satisfaction à quelques-unes des demandes des Dalmates, et cette concession a déjà fait déposer les armes à bon nombre d'entre eux. Le Montenegro reste dans une situation qui, pour être équivoque, n'a cependant rien d'alarmant : le prince Michel se trouve placé entre deux influences contraires qui, fort heureusement, s'annulent entre elles, de telle sorte qu'il est peu probable que la neutralité soit violée d'une façon assez ouverte pour exiger une intervention armée de la part de l'Autriche.

Pendant que la situation paraît ainsi se détendre en Autriche, l'Angleterre se voit au contraire, obligée de concentrer de nombreuses troupes en Irlande pour y parer aux suites funestes d'une désaffection qui ne fait que grandir. Il y a maintenant dans ce pays sept régiments de cavalerie et vingt-deux bataillons

d'infanterie, sans compter l'artillerie, et l'on annonce l'envoi de nouveaux renforts pour cette semaine. On organise, en outre, une nouvelle division d'agents de police et de sûreté pour venir en aide aux constables.

Toutes ces mesures indiquent que l'agitation fénianne est loin de se ralentir dans l'Irlande ; les crimes agraires s'y multiplient. Les correspondances publiées par le Times, le Daily News, la Pall Mall Gazette sont remplies de récits d'attentats et de violences.

J. REBOUX.

ROME PENDANT LE CONCILE.

LE PAPE

Rome, le 17 décembre 1869.

A la vue de ces sept cents évêques inclinant leurs têtes vénérables sous la bénédiction du Chef auguste de l'Eglise, et le jour de l'ouverture du Concile, un prêtre, dont le dévouement pour la Saint-Siège est connu de monde entier, s'écriait : Jusqu'ici j'avais vu la Cour pontificale ; aujourd'hui, je vois l'Eglise ! Le prêtre était juste et profond ; et jamais, en même temps, on n'a mieux ressenti qu'en ce moment la vérité de bel axiome : *Ubi Pater, ibi Ecclesia*. Pierre, vivant dans Pie IX apparaît bien ici comme le centre, comme la tête, comme le *Patriarche universel* ; comme le *Pasteur suprême* ; comme le *Père des Pères* ; ce sont les expressions des Conciles et de la tradition catholique.

Pie IX règne ; il règne par l'autorité, par la douceur, par l'amagnanimité. Sa souveraineté s'étend sur l'Eglise, comme elle s'étend sur ses peuples, et se manifeste en traits continus de sagesse, de grandeur, et de générosité.

On ne saurait s'avancer dans Rome, — je dis dans les deux Romes, la Rome chrétienne et la Rome païenne, la Rome de la foi et la Rome des ruines, — sans y rencontrer à chaque pas les signes de cette Royauté bienfaisante qui a des sollicitudes pour tous les besoins de l'âme et du corps, et qui ouvre avec une égale largesse les trésors de la doctrine, de la bienfaisance et de la charité. Sans doute la Providence accorde au Pontificat de Pie IX une durée plus considérable qu'à beaucoup d'autres ; mais le temps ne vaut que par l'emploi qui en est fait. Et pas un prince, pas un Pape, avec des ressources plus restreintes, au milieu de circonstances plus contraires, à travers de plus douloureuses alternatives, n'a autant exécuté pour la gloire de Dieu, l'honneur de la chrétienté et le bien de ce petit Etat, si merveilleusement arraché aux cupidités, aux ruses et aux violences.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable, ce nous semble c'est le caractère des œuvres accomplies sur un sol qui tremble : la persévérance. A Rome, tout ce qu'on fait est marqué au coin de la solidité et de la durée. On est habitué à défier les siècles : on en a

tant vu passer, et on est sûr d'en voir s'écouler tant d'autres encore ! De là un calme, une sécurité incomparable.

On ne se presse pas ; rien n'est donné, comme chez nous, à cette activité fébrile à qui ne suffisent ni les jours ni les nuits, qui a peur du lendemain, parce qu'elle n'y peut pas compter, et qui dévore les instants, sans prendre garde que le temps ne respecte que ce qu'il fonde. Ici, on construit, on établit, on élève sur le roc, avec le sentiment de la pérennité. Or, c'est là le cachet des œuvres de Pie IX, et rien ne fait un contraste plus frappant avec la mobilité inquiète et tourmentée des entreprises contemporaines.

Dans l'ordre moral, ce signe est plus saillant encore. Pie IX travaille *ad perpetuum memoriam*, et tous ses actes sont de ceux qui doivent et qui savent durer. La conservation vraiment providentielle de sa belle et forte existence est en harmonie, même à l'extérieur, avec cette tranquille possession de la souveraineté. Il y a dans tout l'aspect de cet auguste vieillard, il y a à quelque chose qui n'est pas de la terre et où se reflète la confiance et le calme qui viennent d'en haut.

Sa taille droite, son pas ferme, sa démarche assurée, son attitude empreinte d'une majesté que tempère la plus délicate et la plus paternelle bienveillance, commandent le respect, tout en attirant la plus filiale affection. C'est un Roi, et c'est un Père ; et j'oserais le dire, plus Père encore que Roi.

Ses sujets lui sont profondément dévoués ; ils sont fiers et glorieux de leur Roi, et, ce qui vaut mieux, ils l'aiment et l'aiment, passez-moi l'expression, ils l'aiment tendrement. La preuve n'en est pas seulement dans les marques de vénération qu'ils lui prodiguent chaque fois qu'ils le voient dans les fêtes, dans les cérémonies, dans les rues ; c'est au foyer domestique, c'est dans la vie publique et privée, c'est dans les réunions, dans les entretiens que le nom vénéré de Pie IX revient sans cesse, avec les témoignages les plus spontanés et les moins équivoques. « Il est si bon, le Saint Père ! Il est si grand ! C'est un saint ! » Voilà ce qu'on entend partout, et la vérité est encore au-dessus de l'hommage.

Pour nous, Français et catholiques, l'impression que produit le Pape ne saurait se rendre. J'ai eu le bonheur d'être admis près de Sa Sainteté en audience particulière, hier matin ; c'était un rare et enviable faveur, et dont vous ressentirez tout le prix comme moi. Je mentirais à mon sang et à la vérité, si je n'avouais pas l'émotion dont j'étais pénétré.

Nous autres, pauvres défenseurs intraitables de la Royauté et de l'Eglise, nous ne pouvons pas approcher de ces majestés sacrées, entourées surtout de la double auréole de la dignité et de l'adversité, sans éprouver un frémissement de vénération qui nous remue depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui nous arrache involontairement des larmes.

Offrir à Pie IX le tribut de notre vie entière ; lui faire hommage de l'œuvre que nos amis consacrent avec nous à son service et à la cause de la justice et de l'honneur ; recevoir de sa bouche auguste les plus précieux encouragements et de sa main paternelle une bénédiction spéciale, c'est le comble de la joie. Cette joie, je l'ai eue ; je la partage avec vous, en vous la transmettant, et,

devant Dieu comme devant les hommes, je sens que nous sommes trop récompensés.

Mais ce que je ne puis dire, c'est la grâce infinie avec laquelle le Saint-Père a daigné écouter tout ce que je me permettais de lui exposer ; cette affabilité si douce et si exquise de ses paroles ; c'est ce mélange incomparable de bonté et d'élevation qui distingue son langage. Des appréciations rapides et décisives, appuyées sur des citations de textes admirables de l'Écriture ; une fermeté puissante dans les allusions aux principes ; une charité et une miséricorde extrêmes pour les maux et les folies de ce temps ; une espérance inébranlable qui est supérieure à toutes les épreuves et qui rayonne de l'appui de Dieu sur qui elle repose ; voilà ce que je ne saurais peindre.

Bien moins encore pourrais-je reproduire les beaux traits de ce visage éclairé par un sourire angélique, et ces yeux qui illuminent une flamme doucement voilée d'ordinaire, mais qui éclatent soudain quand la pensée et le regard s'élèvent vers le ciel.

Lorsqu'on a vu Pie IX ainsi, on en a de ce souvenir, pour la vie entière. C'est une allégresse devant laquelle disparaissent toutes les tribulations de notre rude métier. On n'a qu'une pensée, qu'un désir : se dévouer plus encore pour un tel Roi et pour un tel Pasteur ?

Laissez-moi donc faire ici, et par avance, écho à votre gratitude, en répétant ce que chacun de vous dira dans son cœur :

Honneur, louanges et actions de grâces au grand Pape qui gouverne l'Eglise et qui prie pour le monde ! Vive le Pontife-Roi !

(Union.) HENRY DE RANCEY

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Le nom de M. Chevreau paraît être mis très sérieusement en avant pour la prochaine combinaison ministérielle. Depuis dix ans, il n'y a guère eu de crise ministérielle sans que les faiseurs de nouvelles désignassent pour le portefeuille de l'intérieur tantôt le baron E. Leroy, préfet de Rouen, tantôt M. Chevreau qui changea plusieurs fois de préfecture. Avec le régime parlementaire qui va être inauguré dès la session prochaine, le baron Leroy ne pourrait se charger d'un portefeuille ; bon administrateur, esprit conciliant, M. Leroy n'est pas orateur et son âge ne lui permet plus d'aborder une carrière nouvelle. M. Chevreau n'a que 46 ans ; il fut après le coup d'Etat secrétaire général du ministère de l'intérieur, et comme conseiller d'Etat eut occasion en 1853 de défendre le budget devant le Corps législatif. C'est un des hommes nés à la vie politique sous l'Empire.

On parle donc de la nomination de M. Chevreau au ministère de l'intérieur ; il serait remplacé à Lyon par M. Senier qui est directeur du personnel au ministère de l'intérieur et fut successivement préfet à Amiens, Saint-Etienne et Lille.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 23 Décembre 1869.

— 23 —

CHRISTINE

PAR LOUIS ÉNAULT IX

MADAME DE BJORN A CHRISTINE.

(suite.)

Maintenant elle la connaissait, et elle en était fière, à force d'en être heureuse. L'émotion surtout la transfigurait : son âme, devenue visible, se répandait sur ses traits et les animait. Elle s'exaltait facilement : un souffle de vie la pénétrait alors, et une sorte de lumière intérieure faisait resplendir son visage, comme ces beaux vases aux fines sculptures, que l'on éclairait tout à coup par dedans ; son œil un peu allongé, comme la feuille dépliée du pêcher, si calme et si doux dans le repos, dégageait des effluves magnétiques ; la passion respirait dans son sourire. Alors il s'exhalait d'elle comme un charme

qu'il fallait subir. Mais elle était de celles que l'on pouvait surprendre à toute heure et voir toujours. Elle n'avait rien à cacher, parce qu'en elle tout était vrai, noble et grand et c'était là le caractère particulier de sa beauté, qu'en la regardant on se sentait meilleur. Georges, en la tenant par la main, entra donc avec elle dans un monde dont il ne soupçonnait pas l'existence ; ce monde mystique des races septentrionales, où les femmes savent épurer l'amour en l'élevant. Elle lui ouvrait des horizons inconnus, et si larges que son regard n'en sondait point la profondeur. Jamais deux âmes ne s'étaient ni mieux comprises ni plus pénétrées, et cet accord était si parfait, que, même éloignées, et par une sorte d'union mystérieuse dont le lien ne se rompait jamais, elles ressentaient chacune le contre-coup de ce qui frappait l'autre, — ensemble, malgré la distance.

X.

Cependant la Suède frissonnait déjà sous son manteau de neige. L'hiver ramenait la campagne à la ville ; les châteaux se dépeuplaient ; on abandonnait les parcs, les cottages perdus dans les bois et les villas semées au bord des lacs. Christine revint plus tard que les autres ; mais enfin elle dut revenir. Ce ne fut point sans regrets.

Georges alla passer un dernier jour avec elle. Il avait neigé pendant la nuit ; une

nappe blanche couvrait les petits sentiers qui voyaient passer leur promenade chaque jour. Le bassin était gelé ; les sapins secouaient d'un air mélancolique leur tête poudrée d'un air à l'autre en poussant des cris plaintifs. Georges et Christine déjeunèrent tous deux au coin du feu, en regardant la campagne triste. Vers midi, le soleil, entre deux nuages, montra son sourire pâle. Ils sortirent un instant pour revoir le parc, le bois, le jardin, tous ces lieux chers où s'étaient écoulés leurs plus beaux jours. Christine fut froide ; ils rentrèrent et passèrent leurs dernières heures à recueillir les souvenirs de leur amour. Ils devaient se revoir le lendemain à Stockholm : ils se quittèrent pourtant avec un serrement de cœur. Georges s'arrêta tout hésitant, sur le seuil qu'il avait franchi tant de fois si joyeux. Les insensibles témoins de notre bonheur en gardent toujours quelque chose ; la nature prend une part de notre âme : on s'en aperçoit à l'heure des adieux.

Le major, revenu de son inspection depuis une semaine ou deux, alla, de compagnie avec le chevalier de Valborg, chercher Christine au cottage ; tous deux la ramenèrent à la ville. Le major était plus épris que jamais, et pas le moins du monde découragé ; le voyage lui avait fait du bien ; il gardait encore des doutes consolants. Ces Français ne savent pas aimer, se disait-il ; leurs pas

belles flammes ne sont que des feux de paille : cela brille, mais cela ne dure pas. Mon tour viendra... et, s'il ne vient pas, continuait-il avec moins d'assurance, et bien, je serai toujours près d'elle pour la défendre ou la consoler : c'est encore un assez beau rôle.

La vie à Stockholm fut à peu près ce qu'elle avait été à Haga : la comtesse retrouvait sa société habituelle. Georges, le baron de Vendel et le chevalier de Valborg en formaient le noyau. Quelques comparses se groupaient autour d'eux. Les rapports de Georges et du baron dénotaient la meilleure intelligence ; l'œil le plus exercé n'aurait jamais surpris entre eux la moindre apparence de rivalité. C'était comme un secret accord de leur cœur pour enchanter la vie autour de leur idole : pour ne pas jeter sur elle l'ombre même d'une préoccupation ou d'une inquiétude, l'un savait cacher sa joie et l'autre sa tristesse. Tous deux lui présentaient un visage calme et souriant. Vis-à-vis l'un de l'autre, ils gardaient en sa présence les formes courtoises et polies des gens du monde ; passé le seuil du salon, ils ne se connaissaient plus, ce qui rendait parfois assez comique l'embarras du chevalier, quand il se trouvait entre les deux sans savoir auquel parler ou auquel suivre.

La comtesse sortait peu. Elle dut pourtant se montrer dans quelques salons, et elle y brilla comme une belle étoile qui traverse la nuit et l'illumine. Elle s'aperçut bien que

Georges l'aimait davantage après ces rapides éblouissements qu'elle lui donnait dans le monde. D'autres auraient pu s'en réjouir ; elle était plus disposée à s'en affliger. Sa nature trop délicate ne lui permettait point d'en tirer avantage, même au profit de son amour : elle se disait que c'étaient là de mauvais triomphes, qui pouvaient flatter son orgueil, mais qui humiliaient son cœur. Elle ne voulait point que la vanité enlevât jamais la moindre part à la tendresse. Georges, cependant, avait des devoirs de position ; elle les comprenait et s'y soumettait avec cette abnégation qui se retrouve toujours au fond de l'amour vrai. Il fallait qu'on le vit partout. Mais souvent il commençait et toujours il finissait la soirée chez elle. Les réunions de grand monde suédois sont dans tout leur éclat vers dix heures. Georges, après son apparition officielle, pouvait donc, sans hésiter aucune convenance, aller demander une tasse de thé à la comtesse, qui l'attendait en comptant les minutes. Quand il était trop en retard, elle arrêtait la pendule.

(La suite au prochain numéro.)